



L'ENFANT MYSTERIEUSE

I

19 Juin 2000.

Lorsqu'elle arriva devant la maison située près de la collégiale, elle leva les yeux vers le premier étage et sourit à la fenêtre de la chambre dans laquelle elle était née en 1948.

Grosse maison de bourg, ses arrière-arrière-grands parents en avaient fait l'acquisition en 1868.

Avant elle, trois générations y avaient vu le jour. Là étaient ses racines.

Cette maison, ce village avaient toujours été pour elle une sorte de socle ou puiser ses forces. Lorsqu'elle en revenait, toujours au top de sa forme, sa mère se moquait gentiment d'elle : « *Alors Scarlett, tu as revu Tara ?* » Elle était certes loin de la Géorgie dans son Limousin natal mais, après chaque séjour, Tara ou mythe d'Antée, elle se sentait des ailes.

Au rez-de-chaussée, un salon de coiffure remplaçait le magasin de frivolités. Immortalisé sur de vieilles cartes postales, on y voyait des dames « en chapeau » admirant les dernières nouveautés venant de Paris.

Elle entra. Dans l'escalier, elle reconnut le parfum des marches cirées, atteignant le grenier, celui des pommes que sa grand-mère rangeait sur des clayettes.

Elle fut bouleversée devant l'amas de choses hétéroclites occupant l'espace : vieilles chaises bancales, valise oubliée, peluches empoussiérées dans une corbeille, vieux miroir piqueté ... la caisse de transport de Pitou le chat ... les toiles d'araignée devant la fenêtre.

Un trait de lumière habitait les poutres de la charpente et le sol quelque peu délabré.

II

Remplie d'émotion, elle se mit à fureter parmi les vieilleries. Son cœur battit plus fort quand son regard se posa sur la dernière poutre du fond. Elle crut apercevoir de vieux papiers qui dépassaient, et en s'approchant, elle vit qu'il s'agissait d'un vieux cahier épais, qu'elle tira de sa cachette. La poutre devait le masquer complètement, mais il s'était trouvé déplacé au fil du temps. Les mains un peu tremblantes, elle l'ouvrit à la première page, où elle put déchiffrer un titre écrit à l'encre violette, un peu pâlie – *La fille de verre* - et un nom, Line R., de cette écriture un peu penchée qu'on apprenait autrefois à l'école. Qui pouvait être Line ? Elle se rappela aussitôt les faux-fuyants, les visages qui se fermaient, les conversations interrompues dans son enfance quand ce prénom était prononcé. Elle n'avait jamais osé poser la moindre question sur ce personnage mystérieux, et avait imaginé une enfant cachée, persécutée, ou victime d'une infirmité terrible. Line avait dû séjourner dans ce grenier, et écrire pour tromper le temps, ou l'angoisse. Dès les premiers mots, elle comprit qu'un secret avait marqué le destin de Line, orpheline recueillie par sa grand-mère pendant la guerre pour des raisons obscures, et qu'elle avait vécu longtemps cachée dans ce grenier.

Pressée de connaître la solution de l'énigme, elle feuilleta le manuscrit dont s'échappèrent des papiers jaunis, et elle vit qu'il était inachevé. Le mystère s'épaississait.

III

Line avait débuté l'écriture du cahier le 3 septembre 1939, jour de l'évacuation d'Alsace avec ses deux parents. Elle racontait le réconfort de l'accueil à Saint-Léonard, les nouvelles copines de l'école, sa rencontre au dispensaire avec grand-mère, 42 ans à l'époque ; elle tenait à jour le registre de santé de ces « repliés » d'Alsace. Line, neuf ans, toute chétive et craintive, se distinguait par sa maîtrise du langage et ses yeux inoubliables car leur blanc était teinté de bleu. Line portait des chaussures montantes pour prévenir les foulures. Trois ans plus tard, ses parents n'eurent que deux heures pour tenter de s'échapper : ils espéraient sauver Line en la confiant à grand-mère.

Line, recluse, avait dessiné le plan de la classe, la place et le prénom de chacune. Plusieurs pages commentaient les transformations de sa puberté, détaillaient les signes de sa maladie des « os de verre », et la vie de la rue était scrutée, au jour le jour, derrière les lattes des volets. Une feuille détachée était datée du 27 avril 1944 ; c'était les notes pour la dernière lettre que grand-mère trouverait le soir, cachée dans la boîte à sel : *J'ai très peur, j'ai vu deux hommes qui parlaient fort dans la rue. Le droguiste, le milicien, montrait ta maison. Ils vont revenir. Aide-moi !* Elle s'était enfuie pour rejoindre une planque de secours dans une cave, deux rues derrière...mais elle n'y arriva pas.

IV

A cette époque, le silence était maître et mieux valait ne pas s'occuper des affaires du voisin, alors impossible a priori de questionner les familles encore présentes, si longtemps après la guerre....Elle passa en revue les amies de Grand-mère, qu'elle avait rencontrées lors de ses séjours estivaux à St Léonard...Odette et Félicie étaient décédées il y avait déjà pas mal de temps, Léontine encore vivante, devait frôler les 95 ans...

Elle se décida à lui rendre visite, et se fit la remarque qu'elle empruntait le même itinéraire que celui de Line R. Difficile d'aborder le sujet de front, elle finit pourtant par évoquer sa trouvaille avec Léontine, qui semblait tout à fait lucide et qui blêmit en entendant ce nom... « *Ah quelle souffrance, que sa disparition...Personne n'a plus jamais entendu parler d'elle, comme évaporée ! Quelques années après la guerre, M. Jacquot, tu sais, l'instituteur, m'a laissé comprendre, à demi-mot, qu'il avait aidé Line R, totalement paniquée, en la conduisant, cachée sous une couverture, chez son cousin qui gardait le moulin du Got. Il y avait de quoi la mettre à l'abri vu la taille de la bâtisse, mais je n'ai jamais compris pourquoi Line n'a jamais repris contact avec ta grand-mère après la guerre.* »

V

Comment peut-on comprendre ce qui reste enfoui au plus profond d'une âme ? Comment s'approcher et frapper à cette porte fermée sans crainte d'intrusion, pourquoi essayer d'ouvrir ce qui a décidé de rester clos à jamais ? Pour notre curiosité personnelle, pour raconter plus loin ce que nous avons « découvert », pour le croustillant de l'histoire, pour recréer des liens cassés, pour retrouver ce qui est égaré ou perdu ? Le présent a souvent besoin de se comprendre par son passé pour pouvoir continuer à aller plus loin, se tenir droit, sentir sa richesse, y puiser de la bonne énergie, se délester du poids de la nuit, vivre avec son double dont il ne peut pas se passer. Des fois le prix est fort, mais il vaut la peine.

Des questions sans réponse se sont donné rendez-vous et affluent dans sa tête, ne lui laissant pas le répit d'écouter les quelques mots de Léontine, de regarder ses yeux toujours étincelants et malicieux sous l'embrasse maintenant plus serrée des paupières. Des mots comme « verre » et « bleu » reviennent, mêlés à « fragile », « cassé », « douleur », « beauté », comme si ces mots épars voulaient à tout prix définir la vie...

VI

Quittant la vieille dame, elle se demanda si elle avait eu raison de remuer le passé à la recherche d'une petite Line qui n'existait peut-être plus.

Elle se sentait infiniment triste par ce qu'elle avait pu augurer du récit de Léontine, et paradoxalement heureuse du voile levé sur le passé de sa famille.

Des souvenirs racontés par sa mère lui revenaient en masse.

D'abord son mariage avec Pierre. Comment ils avaient décidé de « monter à la capitale ». Les deux garçons qui y étaient nés.

La déclaration de la guerre, le départ de Pierre, la peur, le chagrin. La démobilisation et le retour d'un Pierre sale, plein de poux, mais vivant.

La vie difficile, les bombardements qui les avaient convaincus de mettre les enfants à l'abri chez les grands-parents. Leur retour à Paris, seuls.

Si elle avait évoqué les horreurs de la guerre, l'exode, le grenier qui avait abrité quelques familles « repliées », elle gardait intact le souvenir cauchemardesque du massacre d'Oradour-sur-Glane survenu en juin 44 alors que, revenue près de ses enfants, elle venait de mettre au monde leur troisième fils.

Elle avait parlé du retour à la paix, de la liesse familiale lors de sa naissance, première fille de cette génération, de la vie qui passe ... si vite ...

Elle n'avait jamais fait allusion à Line.

Grand-mère avait-elle caché l'histoire de la « *fillette de verre* » au fond de son cœur, avec son chagrin ?

VII

Depuis, elle s'était obstinée à rechercher la trace de Line. Sans succès. Seul restait le cahier, qu'elle dactylographia, y ajoutant l'histoire de sa découverte. Elle eut l'idée d'amener ce manuscrit au moulin du Got, dernier refuge connu de Line, et de demander à l'association qui s'en occupait à présent, d'imprimer quelques exemplaires qui serviraient de témoignage sur la période de la guerre. Ils acceptèrent, et au moment où les brochures sortirent, en juin, elle organisa un grand repas de famille, en l'honneur de leur parution.

L'excitation était à son comble, et la maison résonnait d'interpellations joyeuses. Les narines étaient chatouillées par le fumet délicat d'une tourte Pompadour en train de cuire.

Elle inaugura le festin par un toast, avec un délicieux vin de noix, une recette de sa mère. Le plaisir des yeux et du toucher n'étaient pas en reste : elle avait sorti la nappe blanche et les serviettes damassées de grand-mère, douces et fraîches sous les doigts. Tout flattait le regard : fleurs, argenterie étincelante, porcelaine fine à filet d'or. Ils s'attablèrent gaiement, avant l'arrivée d'un tourin dont la texture onctueuse régala leurs papilles. La tourte remporta un franc succès, tous se délectant de l'alliance savoureuse des cèpes, du confit, et du foie gras. Pour le dessert, elle avait opté pour un clafoutis aux cerises, frais au palais et fondant sur la langue.

Ce festin mémorable resta dans les annales familiales. Certains en parlent encore.